

## DEUXIÈME LETTRE.

A bord de l'AKASSA.  
Février 1892.

.....  
Dès notre entrée dans l'Atlantique, les larges et belles vagues de l'Océan ont pour effet de me donner le mal de mer.

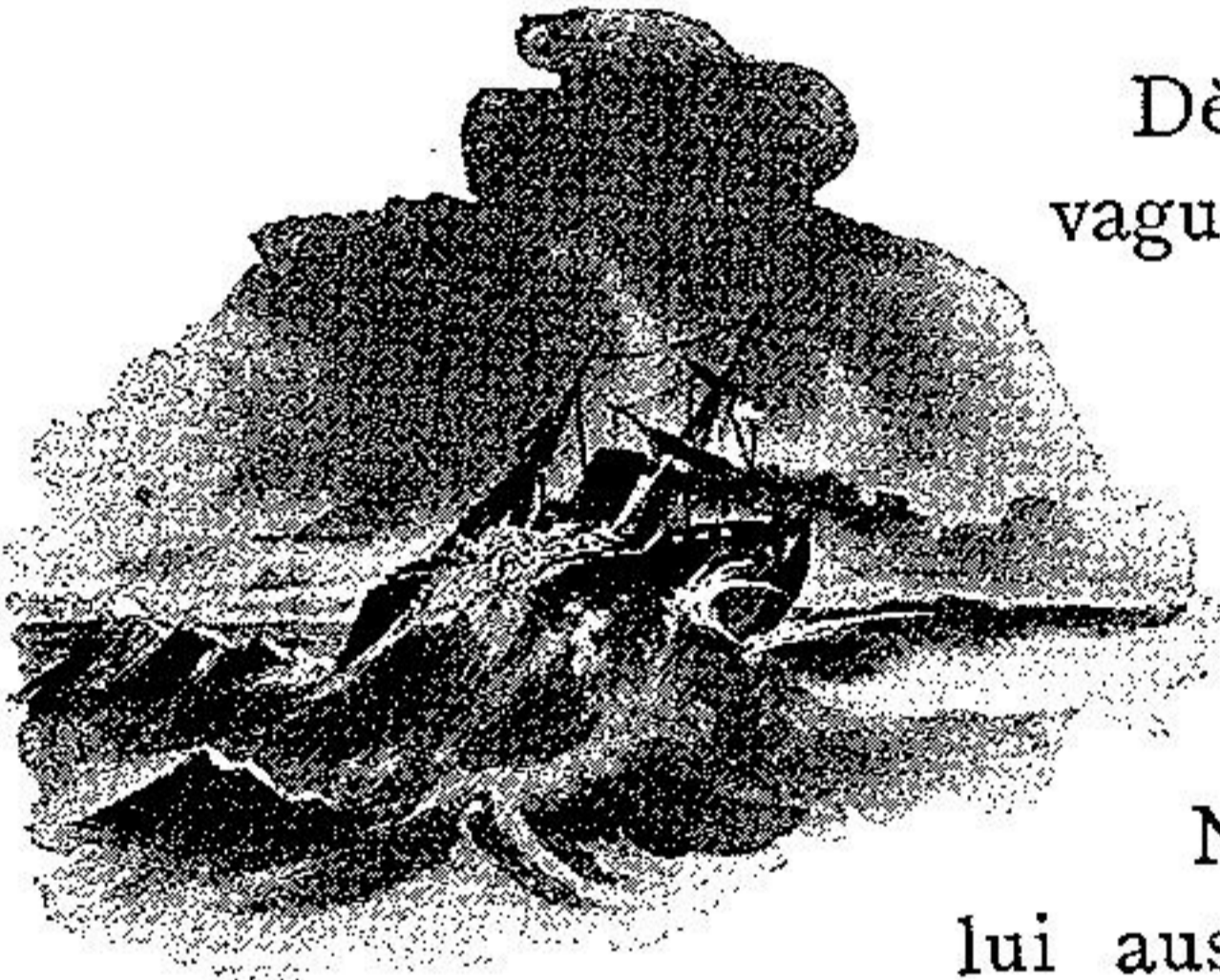
Bientôt les lames deviennent dures; elles nous font rouler d'une façon désordonnée, couvrant parfois le pont, sur lequel nous ne pouvons tenir.

Notre brave abbé doit renoncer à dire sa messe, car lui aussi lutte contre « Neptune » et les dieux antiques l'emportent sur le Christianisme!...

Impossible de rester dans sa couchette, on est jeté lourdement de paroi en paroi.

Tout ce qui peut bouger dans le navire danse une sarabande effrénée... bing! bam! boum! dzing! paf!!... quel vacarme!

Le sale « bouc congolais » se réfugie dans ma cabine; je ne

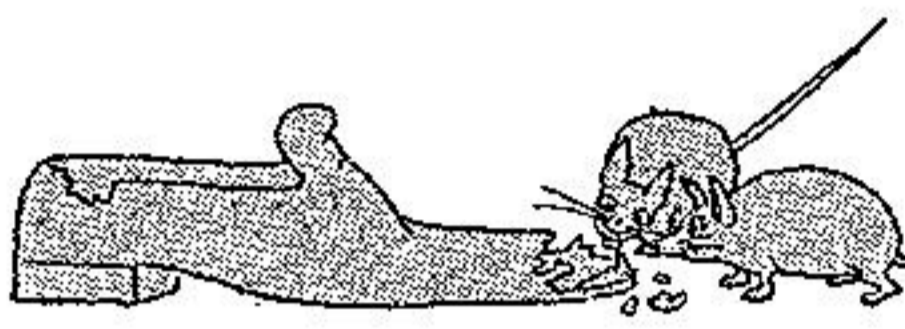


le vois pas, mais le sens. Quel bien cela fait à mon cœur déjà malade!

Cela dura cinq jours!

« Las Palmas » était désirée par tous comme la terre promise.

Enfin, vendredi soir, la tempête semble se calmer; je vais m'étendre et sommeille en dépit des légions de rats qui se promènent de mes jambes à ma tête; j'en pince un avec



les pieds, mais me hâte de le lâcher, il me mordille les orteils.

Terre!!...

Fiévez m'appelle, il est une heure du matin.

Je grimpe sur la passerelle, étonné et étourdi, le cœur battant bien fort.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui m'attendait.

La lune brille au zénith, des millions d'étoiles scintillent; une baie calme comme un lac, quelques navires en rade; au fond, la majestueuse silhouette des montagnes de la grande Canarie; devant nous une ville et un port endormis, des maisons se laissant plutôt deviner que voir, des lumières de ci, de là.

Nous avançons doucement, bien doucement, guidés par un canot pilote; les commandements brefs du capitaine troublent seuls le calme infini.

Stop!...

L'ancre éclabousse la mer, un roulement de tonnerre se fait entendre, et... plus rien!

Nous sommes maintenant aussi tranquilles que les quelques bateaux du port.

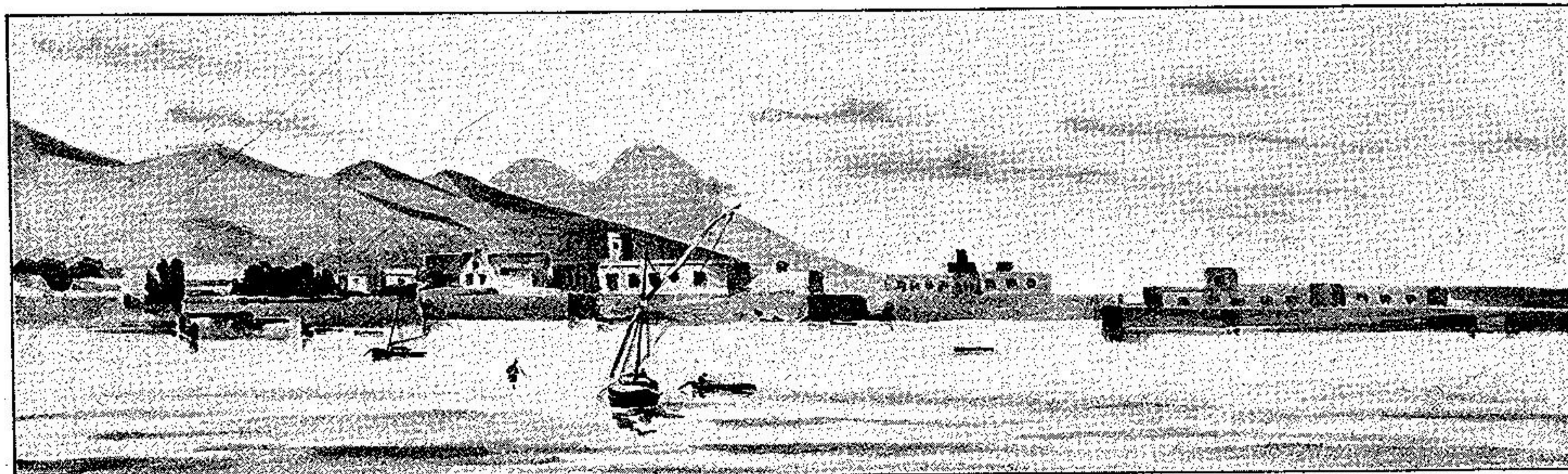
Tous mes maux oubliés comme par enchantement; le cœur rempli de joie, je voudrais descendre de suite à terre; c'est impossible, il faut attendre le jour.

Sagement, je vais essayer de prendre un peu de vrai repos.

A cinq heures nous sommes tous debout, un brin de toilette et nous voilà sur le pont.

Tout dort encore, le soleil se lève.

Que c'est beau cette île sortant de l'ombre!



J. MALVAUX, SC.

Peu à peu l'on distingue les maisons, les palmiers, les routes, les jardins; comme dans une féerie, cette ville ensoleillée nous apparaît, chassant de notre mémoire l'impression de nos froides cités du Nord; sans transition l'été succède à l'hiver, le ciel est bleu, la mer est bleue, l'air est doux, une sensation de bien-être nous envahit!

Bientôt un murmure confus s'élève, des barques se détachent du rivage; en un instant le bateau est entouré, envahi; c'est une cascade d'oranges, de bananes, de cigares, de cages d'osier adroitement construites; des marchands aux costumes aussi débraillés que pittoresques essaient de nous voler le plus possible. Ils demandent six ou sept francs le cent d'oranges qu'ils cèdent ensuite à tout prix; ils veulent cinq francs d'un régime de bananes qui vaut quelques pesetas; les canaris atteignent le prix fabuleux de quarante francs, mais en marchandant on les obtient pour deux.

La visite sanitaire terminée, nous pouvons descendre à terre jusqu'à une heure. Comme des écoliers en vacances nous ne nous le faisons pas dire deux fois, marchandons le prix d'une barque et quelques instants après nous débarquons.

Nous trouvons une dizaine de voitures prêtes à nous conduire, pour le plus d'argent possible, jusqu'à la ville (deux kilomètres environ); ce sont d'affreux chars-à-bancs attelés de un, deux ou trois chevaux, petits et maigres, mais marchant vite.

Les automédons nous harcèlent d'une façon insupportable; nous préférons aller à pied, dans le besoin de nous dégourdir; ils nous suivent durant un quart d'heure, baissant leur prix jusqu'à cinquante centimes, tandis qu'ils demandaient trois francs au départ.

Nous voilà donc sur la route, qui mène du port à la ville et passe par un isthme reliant les deux parties de l'île.

Cette route, déjà toute brillante de soleil, est bordée de jardins et de maisons à l'aspect oriental, sans étage et sans toit; parfois l'on rencontre une fontaine faisant songer à celles dont nous parle l'Histoire Sainte.

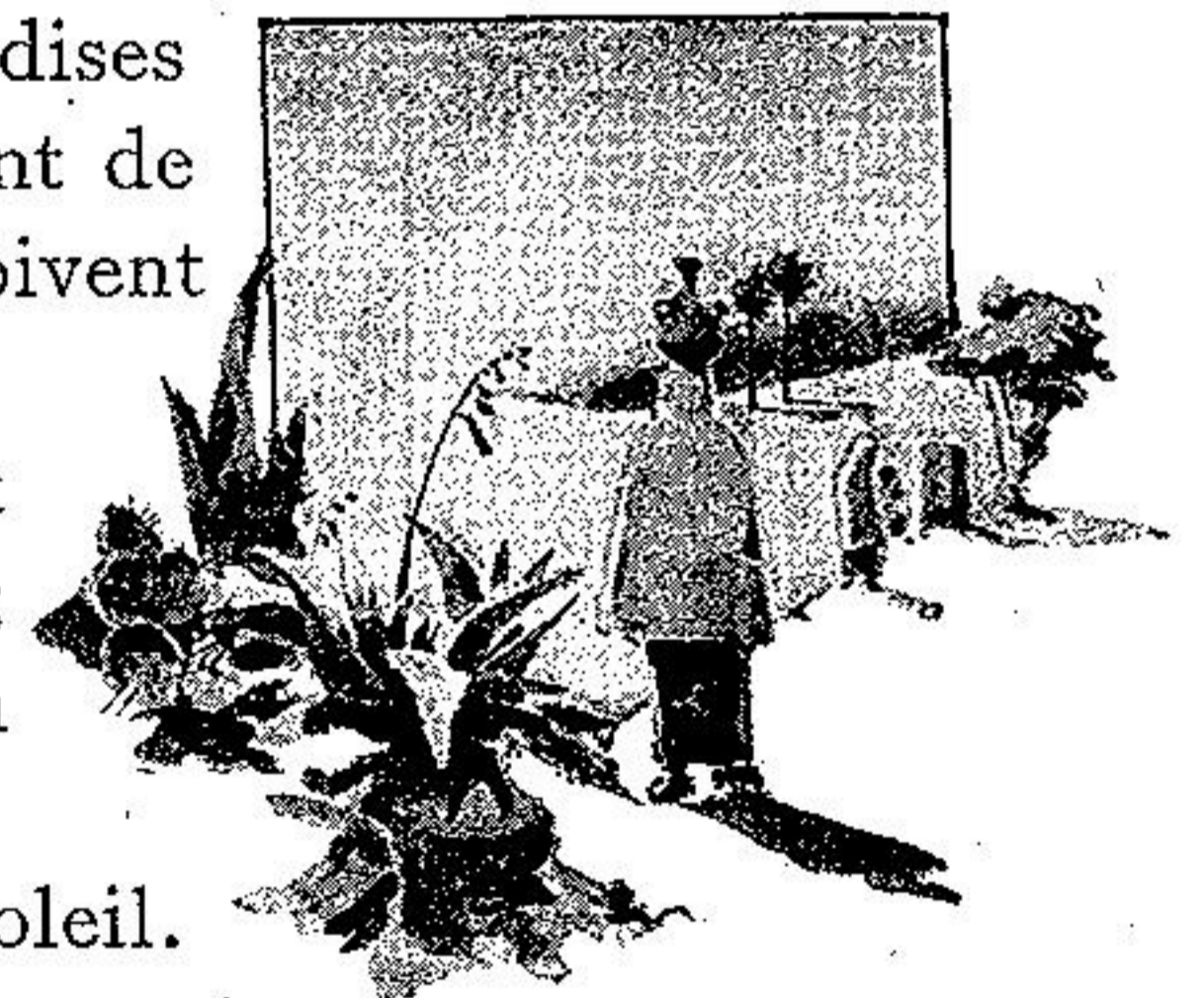
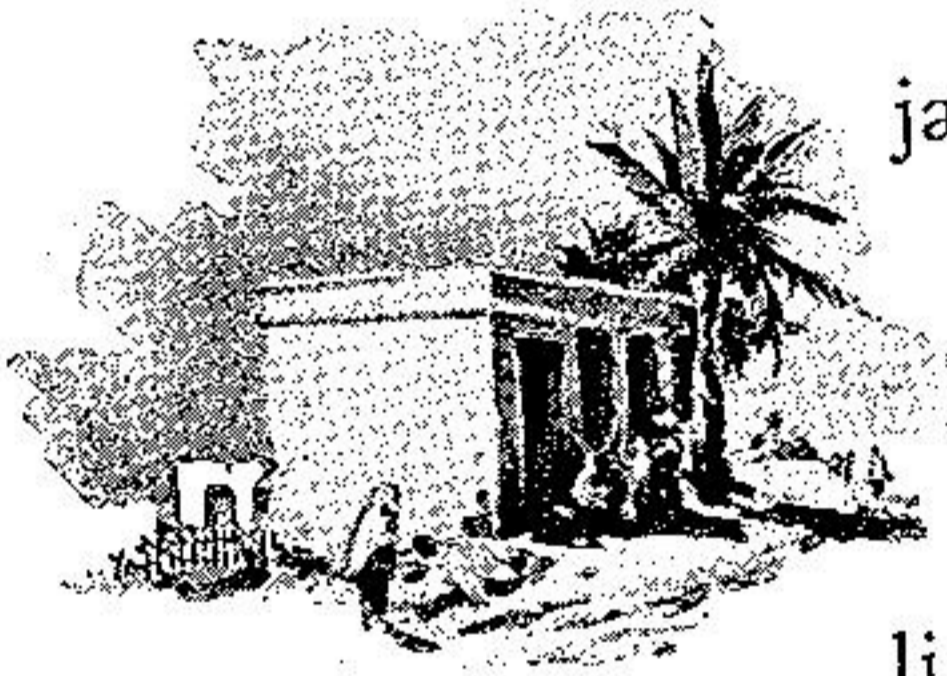
Des boutiques sales, aux marchandises disparates et noires de mouches, servent de lieu de réunion aux fainéants qui y boivent madère ou malaga.

Aux portes des habitations, des femmes activent un feu de charbon de bois au moyen d'un éventail; sur ce foyer primitif frit une pâte de maïs dans un peu d'huile.

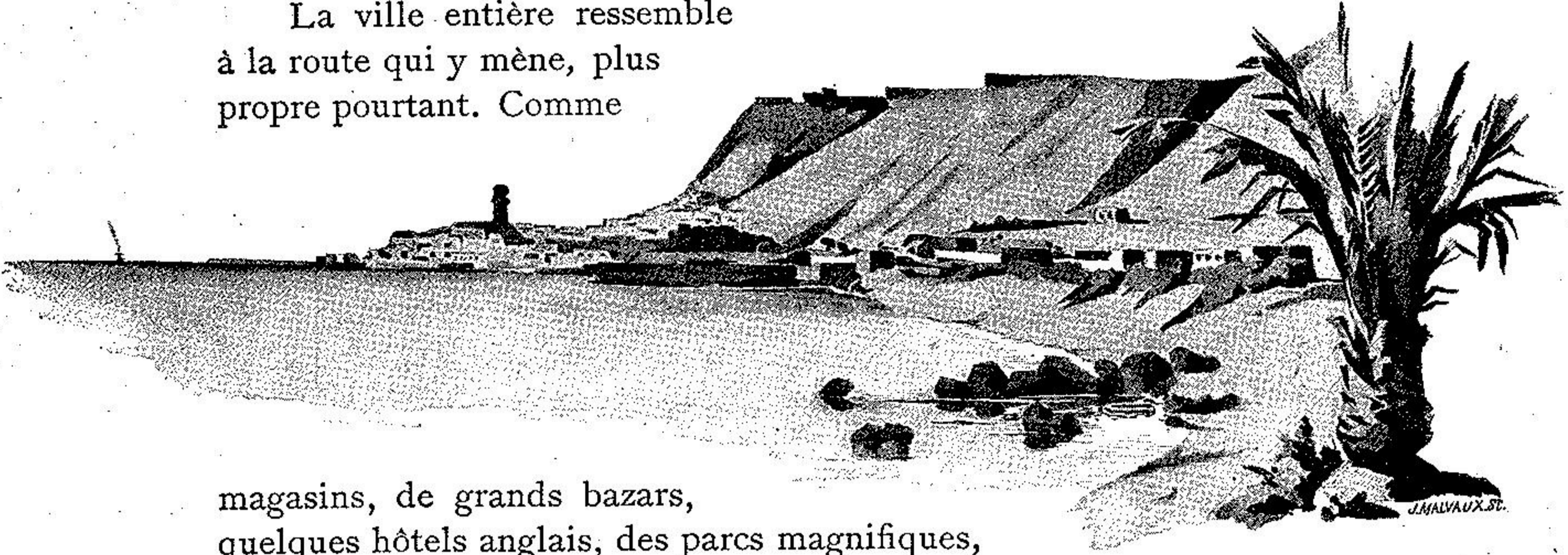
Partout grouillent des enfants nus, vautrés au soleil.

Le type des habitants est le méridional très prononcé, le teint bien doré, les cheveux et les yeux noirs magnifiques.

Le costume des femmes est simple et souvent blanc, un mouchoir de couleur criarde posé sur la tête; à l'extérieur, elles s'enveloppent



d'un grand châte, blanc aussi, ne laissant voir que leur beau visage.  
Le costume des hommes n'a rien de particulier.  
La ville entière ressemble  
à la route qui y mène, plus  
propre pourtant. Comme



magasins, de grands bazars,  
quelques hôtels anglais, des parcs magnifiques,  
grâce à la végétation des tropiques, un marché débordant de fruits et  
de fleurs étranges, nouvelles pour nous, une belle cathédrale et la  
rivière desséchée, classique dans ces cités du Midi.

.....  
Mais le temps passe, les heures comptées s'envolent.  
Au loin la sirène nous appelle!  
Bourrés d'impressions, grisés, nous regagnons l'*Akassa*, fatigués  
et contents.  
Pauvre bateau!  
Il est enseveli sous une couche de charbon, nous en chargeons  
120 tonnes. De plus, hissés à la grue, surgissent des bœufs, des  
moutons, des caisses de poules, beuglant, bêlant et piaillant!  
Est-ce un steamer, un charbonnage ou une ferme?  
Le tout plutôt, un monde qui lève l'ancre pour le Sud!  
Bientôt « Las Palmas » disparaît dans la brume et le soleil  
s'enfonce derrière ses hautes cimes!

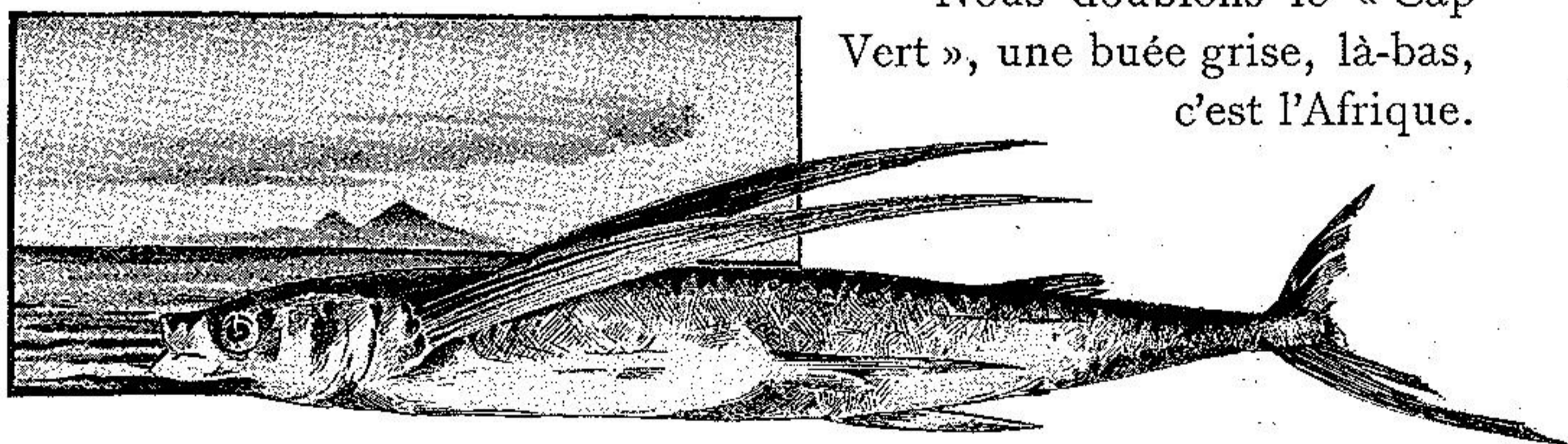
La mer est calme, je n'ai plus cet affreux point au creux de l'estomac, un appétit féroce me réconcilie avec la cuisine anglaise, fortement dépréciée durant les premiers jours de traversée; il est vrai que les vivres frais, embarqués à l'escale, en ont tout le mérite.

Les jours succèdent aux jours, l'hélice déchire sans trêve les flots transparents.

Le moindre événement est une distraction à bord : les gerbes blanches que lancent les cachalots, les joyeux sauts des marsouins voyageant par bandes, les requins passant majestueusement, les « argonautes » émaillant la mer de leurs jolies couleurs; d'abord rares, finissant par être si nombreux qu'ils forment des plaques gélatineuses peu appétissantes.

Au loin, s'élèvent des légions de canards sauvages; les poissons volants fuient devant nous et quelques fidèles mouettes suivent notre sillon, avides des débris de la cuisine.

Nous doublons le « Cap Vert », une buée grise, là-bas, c'est l'Afrique.



Quand vient le soir, que d'heures passées à rêver en regardant les étoiles : la « Polaire », se noyant dans la brume; la « Croix du Sud », s'élevant chaque jour, images du passé et de l'avenir!

Que de longues causeries, que d'espérances!

Un navire!...

La lumière du mât, puis les feux verts et rouges de babord et de tribord. Nous échangeons des signaux; c'est l'*Edouard Bohlen* rentrant

du Congo; grosse émotion, il nous faudra trois ans pour prendre le même chemin, combien nous avons encore à remplir notre vie avant cette heure de retour!

Ding, ding....., il est neuf heures; ding, ding, fait la cloche d'avant. « All lights are burning brightly, Sir! » dit le matelot de vigie; « All right! » répond l'officier de quart.....

Et nous marchons toujours!